

LES ROUTES DE LA DÉMESURE

L'ASIE À VÉLO COUCHÉ, II



NATHALIE COURTET

LES ROUTES  
DE LA DÉMESURE

L'ASIE À VÉLO COUCHÉ, II

récit

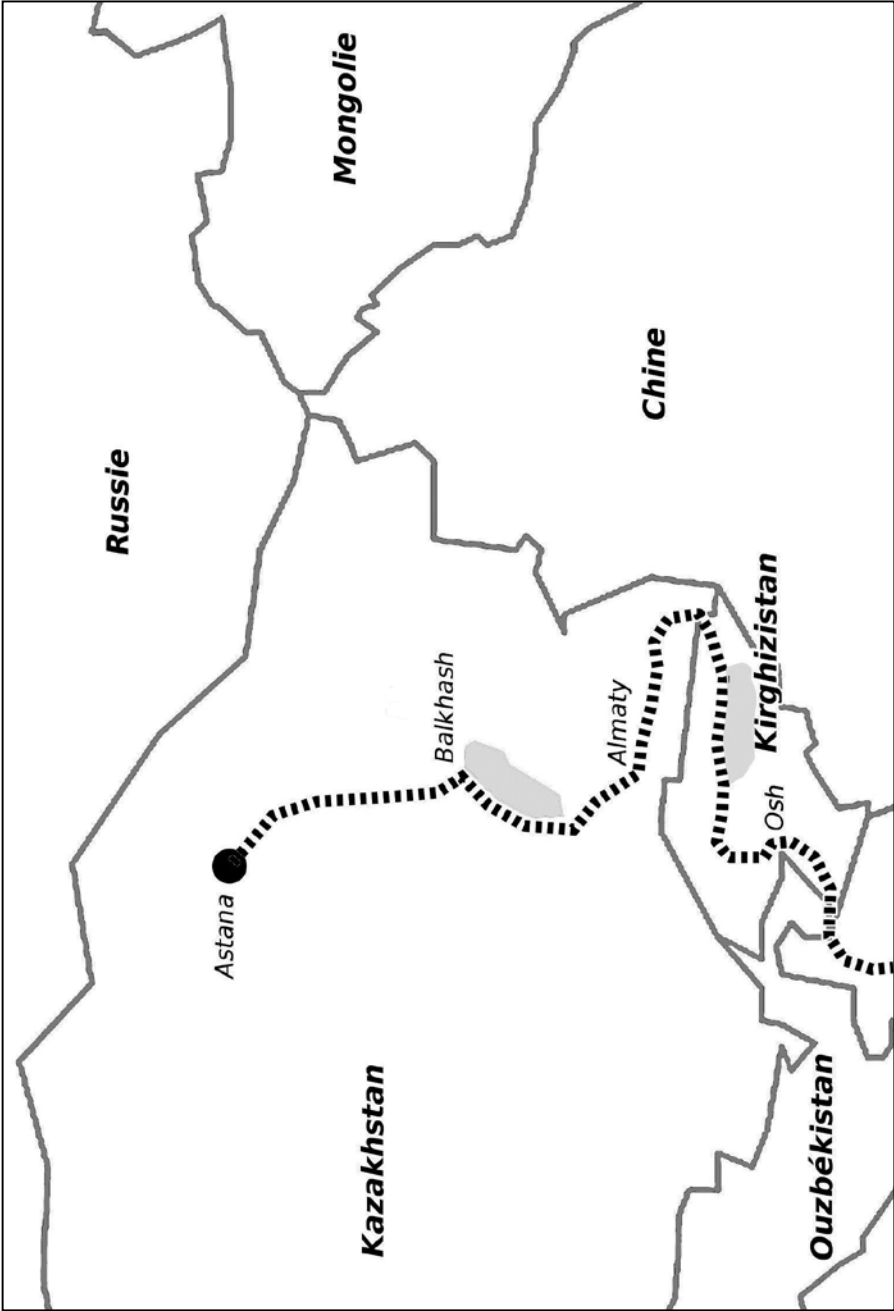
PHÉBUS

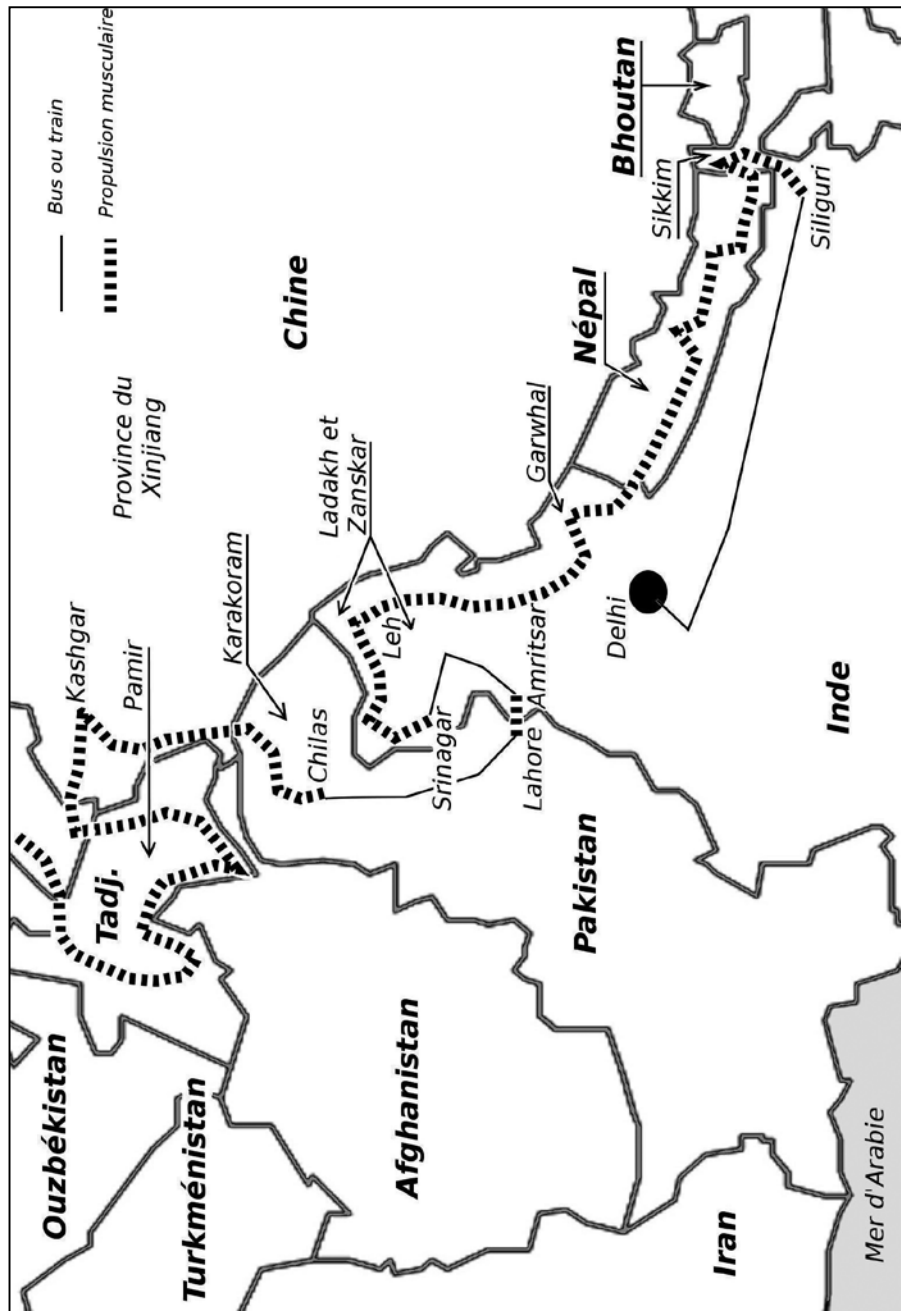
© Libella, Paris, 2012.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0728-8

*L'essentiel est de mener sa vie à grands coups de gouvernail. De passer la ligne de crête entre des mondes contrastés. De balancer entre le plaisir et le danger, le froid de l'hiver russe et la chaleur du poêle. Ne pas s'installer, toujours osciller de l'une à l'autre extrémité du spectre des sensations.*

SYLVAIN TESSON, *Dans les forêts de Sibérie*





Retrouvez les photos des voyages à vélo couché  
de Michel et Nathalie Courtet en Asie sur le site :  
[www.migrationsenbent.fr](http://www.migrationsenbent.fr)



## AVANT-PROPOS

*À s'éloigner on ne se quitte guère soi-même.  
On s'emporte avec les bagages, quel que soit le voyage.*

ANNE-MARIE GARAT, *Dans la main du diable*

Partir à vélo... L'idée fait rêver. Elle est effrayante aussi. Partir à deux roues sur les pistes cahoteuses du grand chaos centre-asiatique, entre le Kazakhstan et l'Inde, dans les steppes sans fin et sur les pistes les plus hautes de la planète, au cœur de massifs montagneux prestigieux, quelle idée folle, bizarre et saugrenue.

Partir en voyage c'est, pour un temps, laisser à la maison les préoccupations quotidiennes, oublier les factures à payer, les impôts et les fuites d'eau, oublier le prix du baril, la crise, oublier les journaux télévisés et leurs lots de nouvelles alarmantes, oublier le dernier film commercial, le dernier tube, oublier les facéties de notre gouvernement, oublier les conflits, les grèves, les tensions, les guerres, les scandales, oublier la paperasse, les bagnoles à réparer, oublier de se lever, de travailler, oublier le téléphone, la montre et le calendrier, oublier les déboires, les déceptions, les difficultés, oublier le stress, la course incessante, oublier..., oublier... Et oublier pour se contenter des choses essentielles : voir, entendre, toucher,

goûter, sentir. Se laisser emporter par le courant, par les opportunités, les envies, le plaisir, se laisser aller à la découverte, à l'aventure, se détacher de la lourdeur terrestre et glisser dans le rêve, vivre à l'instinct, à la sensation, ne pas brusquer ni le corps ni l'esprit, manger, dormir, respirer... Ne pas oublier de VIVRE !

Vivre, en toute insouciance. Dans la chaleur humide de la mousson ou dans le froid mordant, dans les plaines du bord du Gange ou sur les routes enneigées à plus de cinq mille mètres, à la sueur du front, à la force des mollets. Aidés par une détermination sans faille et une passion sans limite, des étendues désertes, immenses et arides, balayées par les vents, aux ruelles grouillantes, puantes et surpeuplées, nous irons à la rencontre d'une multitude de peuples méconnus, d'une humanité riche, diversifiée et étonnante, de notre solitude, d'une quête de nous-mêmes et de l'autre.

Forts d'une première expérience réussie et exaltante de sept mois entre le Jura et l'Iran<sup>1</sup>, nous repartons pour la seconde partie d'un projet global de traversée de l'Asie par tranches successives de sept, huit mois, un an chacune...

À découvrir le monde au bout des pédales, n'emportant dans nos bagages que le strict nécessaire, laissant à la maison nos habitudes consuméristes, le luxe et la vie facile, nous n'emmenons que nous-mêmes, nos cinq sens, notre sensibilité, notre enthousiasme. Dépouillés de tout superflu, confrontés en permanence à l'incertitude, aux caprices météorologiques, aux reliefs tourmentés, aux questions administratives, à l'inconnu, il s'avère impossible de tricher, et le sentiment de prendre en main notre destin et notre vie est bien présent. La sensation de liberté est incomparable – l'ivresse. Partir à vélo, c'est voir petit à petit le monde s'ouvrir, avec une lenteur apaisante, et l'horizon s'élargir. C'est se débarrasser de toutes les lourdeurs

1. Voir *Aux portes de l'Orient*, Phébus, 2012.

accumulées des années passées pour prendre la route aussi légers que possible.

18 avril 2009, nous basculons les disjoncteurs, fermons les vannes de gaz et d'eau, tournons la clé dans la serrure. Dans deux jours nous pédalerons dans les steppes kazakhes, à des années-lumière de nos sociétés occidentales.

### **La théorie du Kleenex, par Christophe Raylat**

Cela se produit en général le sixième jour. Loin de tout, en autonomie, avec encore une bonne bambée à tirer et quelques cols à franchir, vous êtes au cœur du trek. Au cœur de ce périple espéré des mois durant, comme une fenêtre d'air pur dans votre quotidien. Bien sûr, je ne sais rien de celui-ci, mais j'imagine très bien, à l'éclairage d'un bouclage acrobatique, la signification universelle du mot « stress », et ses corollaires « étouffement », « insomnie », et autres « ras le bol ! ».

Vous voici donc partis vers ce voyage tant espéré, cette respiration dont vous vantez si bien les mérites, profonds et durables. Le premier jour, l'enthousiasme, la libération des contraintes, la découverte d'une terre nouvelle, la griserie du voyage qui commence, alimentent gentiment l'état d'excitation. Comme une rémanence (hystérésis, dirait papi Freud) de la frénésie quotidienne. Pour résumer, on est déjà parti, mais pas encore arrivé. Un état intermédiaire, le temps d'entrer dans la lenteur du voyage, en « lâchant les amarres ». Mais justement, ce n'est pas si simple.

Ce que je trouve particulièrement intéressant, après quelques années passées à croiser des trekkeurs en vadrouille, c'est la mise en place de ce processus. L'idée d'un second souffle du voyage, qui en général se révèle rarement avant... le sixième jour. Je m'explique. Passé les premiers temps d'euphorie, tout trekkeur se trouve confronté à l'idée de la rupture. Rupture

culturelle, temporelle et matérielle. Ce passage marque la vraie confrontation entre l'idée que l'on se fait du voyage, et le voyage lui-même. Avant, on vit dans l'imaginaire (voire le fantasme), en préservant, peu ou prou, autour de nous, un environnement très proche de celui qu'on croit pourtant avoir laissé à la maison. La preuve? On a toujours un paquet de mouchoirs en papier à portée de main. Et d'autres détails, aussi, comme le rangement des affaires dans son sac, la propreté de ses vêtements, ou la capacité à se regarder dans un miroir sans être trop surpris. Je ne suis pas en train de dire qu'un «vrai» voyageur se reconnaît à son potentiel de clochardisation, mais plutôt que chacun porte en lui une certaine propension à maintenir un lien, sécurisant et symbolique, avec son univers familial, au travers de multiples détails personnels. Et je suis intimement convaincu que la force de tout voyage, sa capacité à nous marquer profondément, réside, pour beaucoup, dans la façon dont céderont ces liens, les uns après les autres.

Au cours des treks que j'ai pu parcourir, j'ai vu bien des façons d'exprimer ces ruptures : passage à vide, coup de blues, ou au contraire euphorie, voire d'authentiques «pétages de plomb», tous avaient finalement la même signification : «je lâche les amarres». De façon un peu symbolique, il s'agit aussi de briser une apnée, d'accepter enfin de respirer l'air qui nous entoure, pour remplacer celui, familier et rassurant que, par réflexe, on maintient «à l'intérieur». Qu'il y ait résistance ou pas, qu'il soit douloureux ou harmonieux, ce processus aboutit à un état de perception et de disponibilité, qui constitue la véritable alchimie du voyage. Difficile à soupçonner avant le départ, essentielle au retour. Une alchimie à l'opposé des tendances d'un marché du trek qui multiplie les voyages zapping, courts, intenses et apnéiques, et dont on se demande parfois si la fonction principale n'est pas d'inscrire des croix en face d'une liste («je l'ai fait!»).

C'est pourquoi j'aimerais vous inviter à partir... longtemps. Pas forcément des mois, mais au moins plus de... six jours!

En famille, en individuel, avec une agence, ou par surprise, s'il vous plaît, prenez le temps de briser cette apnée. Imaginez. Au milieu de nulle part, après une petite semaine de marche, une étape, annoncée pourtant comme facile, mais il y a cette foutue montée, interminable, insupportable, et vous vous dites «je n'y arriverai pas, c'est trop long, et demain, et tous ces jours, encore». Alors vous vous asseyez seul, en silence, et, regardant les autres avancer, vous vous surprenez à verser une petite larme. Votre main cherche dans votre poche. En vain. Vous n'avez plus de Kleenex. Le voyage peut commencer...



## DÉPART...

*Il est bien des choses qui ne paraissent impossibles  
que tant qu'on ne les a pas tentées.*

ANDRÉ GIDE

Partir est une chose, repartir en est une autre. Il est plus difficile, je crois, de repartir. Mais pour rien au monde nous n'échangerions notre place. Nous sommes heureux, c'est notre choix à part entière. Nous aurions mille et une bonnes raisons de rester bien confortablement installés à la maison, dans notre Jura natal, havre de paix parmi les épicéas et la nature tranquille, cependant le monde est vaste et l'envie d'aller voir ailleurs a toujours été forte. Elle est puissante, et une fois le pied aspiré, elle est comme les sables mouvants, impossible d'en sortir... J'ai le cœur qui bat trop vite, l'appétit défaillant et les tripes qui vibrent. Je n'aime pas cet état fébrile, désagréable. Pourtant ce sont ces instants forts et dont on se souvient longtemps qui mettent du piment dans la vie.

Nous avons mis toutes les chances de notre côté, j'ai travaillé intensément, passant la moitié de mes nuits à pianoter sur le clavier de l'ordinateur. Il y a tant à faire. Nous sommes rentrés mi-novembre de notre précédent périple, nous avons trié, rangé, organisé, préparé quelques diaporamas, repris le boulot,

remis les vélos en état et surtout nous sommes préoccupés des formalités afin d'entrer dans les différents pays et régions que nous projetions de visiter. Nos passeports sont revenus hier seulement du consulat de Chine avec un bel autocollant. Nous avons tous nos visas et autorisations, et n'aurons ainsi pas de souci sur place avec ces désagréables tâches administratives, rébarbatives, chronophages, qui nous obligent à passer systématiquement dans les capitales. Il me semble de plus en plus compliqué d'obtenir les sésames nécessaires pour simplement rouler à vélo sur notre planète.

J'ai peur. Peur qu'il ne nous arrive quelque accident ou problème de santé pendant ces huit mois, peur aussi que durant notre longue absence, nos proches ne soient victimes d'incidents fâcheux. C'est stupide, je le sais, notre présence ici n'y changerait rien.

Nous sommes à la gare, sur le quai, à ne pas savoir quoi dire, ni quoi faire de nos mains. Ma sœur a réveillé toute sa couvée et ils sont là, les yeux encore embrumés de sommeil. Mes parents aussi sont présents, ainsi qu'un oncle et son épouse. Huit paires d'yeux observent chacun de nos gestes et autant d'oreilles sont attentives au moindre son que l'on pourrait émettre, au moindre desideratum que l'on pourrait formuler. Nous sommes gauches dans ces moments que nous aimerions aussi courts que possible. Le strident coup de sifflet retentit dans le jour naissant, nous les embrassons et leur souhaitons joyeuses Pâques, bonnes vacances d'été, bonne rentrée scolaire... humour débile et maladroit qui ne fait rire personne, tout juste sourire. Ils sont compatissants. Ma mère nous déballe une courte liste de recommandations. Évidemment.

Si nous sommes profondément heureux de reprendre la route, il n'empêche que je hais les départs. En ce 18 avril 2009, pas de lunettes noires pour me retrancher derrière, une larme roule sur ma joue avant de s'écraser devant mon pied. Les bras s'agitent et nous disparaissions dans le mouvement, emportés



par la mécanique. Impossible pour nous de faire marche arrière, tandis qu'eux restent plantés sur le quai comme s'ils devaient nous y attendre huit mois. Nous repartons, avec encore dans la tête, les souvenirs impérissables de l'année 2008 et une multitude de rêves et de défis pour les huit mois à venir.

Partir en train et en avion est bien morne à côté d'un départ à vélo. Quand nous atterrirons, ce sera dur et brutal. Parachutés avec nos engins au milieu de l'Asie. Débrouillez-vous, adaptez-vous ! Demain on roule ! Il est là le maître mot du voyage réussi : adaptabilité. Et si au départ nous ne possédons pas forcément un sens inné permettant de faire face aux situations les plus variées, les aléas d'un périple permettent d'en acquérir.

Je déraile, nous sommes toujours dans le train qui file maintenant à deux cents kilomètres à l'heure vers la capitale. J'aimerais savoir ce qui se passe dans la tête de ceux que nous avons laissés.

Roissy-Charles-de-Gaulle. Le trajet de la gare TGV jusqu'au hall d'enregistrement, lestés de tous nos bagages, est chaotique et nous arrivons en sueur. Nous ne savons toujours pas si l'emballage de nos vélos conviendra à la compagnie aérienne. Nous attendons. Quand vient notre tour d'enregistrer, l'employé nous demande notre visa pour l'escale de Kaliningrad, enclave coincée entre la Baltique, la Pologne et la Lituanie, territoire devenu russe en 1946, au moment du partage de la Prusse-Orientale entre l'URSS et la Pologne.

Le type soutient que nous avons besoin de ce visa russe et moi le contraire. Après un bref coup de téléphone, il s'avère que nous avons raison. La frayeur fut courte mais intense.

Kaliningrad. Dès notre sortie de l'avion, nous sommes escortés dans une salle élégante : vitres et béton brut, fils électriques et gaines d'aération apparents. Salle de transit. Nous y

sommes littéralement enfermés avec d'autres passagers et tout est fait pour que notre attente soit agréable. Ou presque. Le ciel est bas, le temps pluvieux. C'est triste. Ajoutons à cela les commentaires dans la mélodieuse langue de Dostoïevski, qui cinglent comme des coups de fouet, éruptés tels des ordres... De quoi sommes-nous coupables ? Depuis quand sommes-nous délinquants ? Pour nous rendre aux toilettes, la permission doit être demandée à l'haltérophile en uniforme, de genre féminin. Elle choisit alors une des nombreuses clés de son trousseau et en échange de notre passeport laissé en caution, la fait tourner dans la serrure. Le bruit provoqué résonne dans le bâtiment comme dans le couloir d'un pénitencier et tire de leur somnolence les autres prisonniers. Qu'on ne s'y méprenne pas, nous sommes en Russie, libres comme l'air, dans une pièce de l'aéroport de Kaliningrad. En cage. Personne ne parle anglais, il va falloir nous mettre au russe, et vite ! La fatigue se fait sentir, les paupières sont lourdes, la nuit est tombée, et il y a une heure, je rêvais de MON lit. Je ne le reverrai que dans huit mois, et devrai me faire à cette idée ! Il est désagréable au possible d'atterrir ainsi, l'attitude des gens à qui nous avons du mal à arracher un sourire me glace. Nous avons le sentiment, dans ce bocal policé, d'être pris en otages. Le simple fait de nous savoir enfermés provoque une envie de sortir alors que jamais d'habitude, quand nous attendons d'embarquer, nous n'éprouvons ce besoin...

## AU PAYS DES STEPPES

### **Astana**

*Comment le vent sait-il dans quelle direction il doit souffler?*

STANISLAW JERZY LEC

Atterrissage en douceur à sept heures tapantes. Je suis étonnée d'avoir pu dormir dans l'avion. Nos bagages et vélos arrivent en parfait état. Je suis sereine. Devant l'aéroport, en plein courant d'air et sous l'œil intrigué de quelques badauds, nous procédons au montage. Quatre heures plus tard, nous démarrons, vent dans le dos, en direction du centre-ville tout proche.

Dès les premiers tours de roue, nous retrouvons les klaxons et les gens qui nous photographient. Ils ont tous de grosses voitures, le bitume est nickel et l'omniprésence de flics nous saute aux yeux. Astana est une ville moderne : la toute nouvelle capitale de cette république de l'ex-Union soviétique. Kazakhstan. Comme à la Défense à Paris, les tours en verre, ondulantes ou penchées, ont poussé comme des champignons.

Avant de quitter la ville et de rouler enfin, il nous faut changer de l'argent, acheter de la nourriture, envoyer un message à nos familles via Internet, faire le plein de nos

bouteilles d'essence pour notre réchaud et trouver un hébergement. L'après-midi sera bien occupé. De l'autre côté de l'avenue, une enseigne lumineuse de supermarché nous fait des clins d'œil. Nous posons les vélos et Michel reste là tandis que je cherche un souterrain ou une passerelle pour franchir le boulevard. N'en voyant pas, je vise entre deux flots de voitures et me lance. J'arrive saine et sauve en face... d'un policier, qui me demande immédiatement mon passeport que j'ai laissé de l'autre côté. Je m'apprête à retraverser mais l'agent m'accompagne et emprunte un passage qui se trouvait juste dans mon dos. Je réalise alors que je suis amendable pour avoir coupé la rue. Le flic embarque Michel et les deux passeports. Dans le souterrain, un de ses collègues occupe une guitoune, ils épluchent tous nos visas les uns après les autres, pour s'occuper, s'amuser... Nous y passons une demi-heure. Je fais ensuite les courses. Nous voici lestés, nos bouteilles d'essence sont pleines, le message envoyé, et nous sommes installés. Deux jours après notre retour nous avons l'impression de n'être pas partis mais une journée après notre départ, nous avons le sentiment de n'être pas rentrés! Nous savons que nous attendent, pour les premiers temps, du morne et du plat.

*Dans la rue, le bas des arbres est peint en blanc et les tuyaux du gaz courent en tous sens. Un litre d'essence, déclinée ici en quatre qualités différentes, coûte environ trente-cinq centimes d'euro. Aujourd'hui, partout sauf au supermarché, il a fallu payer avant de savoir ce qu'on allait consommer.*

Notes, 19 avril 2009.

### **Premier jour de route**

Pour sortir du lit à neuf heures, il faut nous faire violence. Le départ est tardif car nous devons retourner dans les magasins : le lait en brique acheté la veille a caillé. Nous consommerons du lait en poudre. Et puis le départ est tardif parce que nous avons à peine fait quelques kilomètres qu'il a fallu répondre,

pendant une heure, aux journalistes lors d'une interview en règle, avec micro, traductrice, photographe... Nous avons roulé un peu, puis avons eu faim, alors nous nous sommes arrêtés et les gens du restaurant voisin nous ont invités à partager le thé. Le long de la route, toujours toute droite devant nous, défilent une haie de buissons, puis des terres labourées, à perte de vue, ainsi que des rangées impressionnantes de poteaux électriques. Le Kazakhstan était, avec l'Ukraine, l'un des greniers à blé de l'URSS, et ce n'est pas pour rien tant il y avait du monde à nourrir dans ce vaste pays. Nous reprenons nos habitudes de nomades et notre vitesse de croisière. Le ciel est moutonné, le vent est faible. La douceur est printanière même si dans les talus de belles quantités de neige nous envoient leur souffle froid. Nous ne progressons pas vite, les kilos superflus engrangés cet hiver à grands coups de fondue savoyarde laissent des traces. Nous avons aussi le décalage horaire à faire passer. Et puis il faut ménager les organismes lors de ces premières étapes et faire attention aux tendinites.

Nous plantons la tente sur un terrain trop spongieux de l'autre côté de l'interminable haie. Il y a un an jour pour jour, nous partions de notre village avec pour objectif de rallier Téhéran. Pari tenu, défi relevé. Cette année, il y aura l'altitude, élevée, de plusieurs tronçons, et l'état des pistes. Nous partons vers l'inconnu avec des noms comme Tadjikistan, corridor du Wakhan, frontière afghane, Pakistan et Cachemire, Ladakh, Zanskar, Gange, Sikkim et Darjeeling dans la tête : du rêve certes, mais aussi de gros doutes et d'innombrables interrogations. Nous ne sommes pas certains de pouvoir passer en ces lieux au moment où nous nous y présenterons. Les situations géopolitiques peuvent y évoluer très vite, se détériorer en quelques jours. Enfin, nous aurons à relever le défi physique d'enchaîner trois routes mythiques parmi les plus hautes de la planète : la Pamir Highway au Tadjikistan, la Karakoram Highway, à cheval sur la Chine et le Pakistan, et la route de l'extrême nord de l'Inde, reliant Srinagar à Leh puis à Manali par les plus hauts cols carrossables du monde.

## Serons-nous à la hauteur ?

Nous nous questionnons à propos de l'eau, l'hygiène, notre santé, l'approvisionnement en nourriture, la corruption, la sécurité sur les routes, les zones sismiques, la mousson, les passages de frontières, la possibilité de contournement des enclaves ouzbèkes au Kirghizistan... La liste est longue des petits riens et des gros doutes qui nous occupent l'esprit et mettent notre cerveau en ébullition, nos nerfs à fleur de peau, et nos tripes en fréquence de résonance.

*Dans la tête ce n'est pas vraiment clair, je me dis que pendant huit mois je ne vais pas dormir dans mon lit, cela me semble une éternité et j'y pense pendant au moins vingt poteaux tous les cent poteaux. Ça devient une obsession. Je ne cafarde pas mais ce n'est pas l'euphorie non plus, je me tais. J'ai un peu de mal à assumer notre choix, mais je sais que ce sentiment et ce léger malaise ne dureront pas. Physiquement, ce n'est pas encore agréable, ça ira mieux dans une dizaine de jours.*

Notes, 20 avril 2009.

Il y a cette dualité au fond de nous-mêmes, entre le rêve et la peur. Le premier nous pousse vers l'avant tandis que la seconde tente de nous retenir. Il y a cette lutte sans pitié que se livrent la motivation et l'envie, face à la perspective de l'inconfort, à la force de l'inconnu dans lequel nous nous jetons à corps perdu. Je suis partie stressée par tout le travail de préparation de cet hiver et il me faudra quelques jours, je le sens, pour me mettre dans le bain. Michel est égal à lui-même, il part le cœur léger. Il me faut arrêter de cogiter, et tâcher de n'avoir comme devises que ces deux expressions : *Carpe diem* et *Inch'Allah!!*

**21 avril 2009**

Nous endurons aujourd'hui des conditions pénibles. L'étape d'hier a laissé quelques traces dans les muscles et la nuit fut bruyante. Le vent nous gêne et les nuages s'amoncellent. Nous progressons sur un faux plat montant interminable. À midi, nous avons seulement quarante bornes au compteur, je regonfle mon pneu arrière tous les dix kilomètres. Les flics nous harcèlent : ils voudraient que nous roulions sur l'accotement, dans les cailloux, alors que la route est large et que quarante centimètres séparent la ligne blanche du bord du macadam. C'est là que nous pédalons, et ça ne leur convient pas. Trois fois déjà ils nous ont repris à l'ordre. Les derniers jouent avec nous : ils nous doublent, puis nous attendent un peu plus loin, nous interpellent avant de nous laisser filer et recommencent. Nous ne roulerons pas dans les cailloux, c'est assez pénible sans ça et la route est à tout le monde, nous ne sommes pas sur une voie express et encore moins sur une autoroute. La circulation est parsemée, notre sécurité n'est pas la cause de leur acharnement.

Il se met à pleuvoir, il fait froid, le ciel gris est si bas que les poteaux électriques crèvent les nuages. Je me demande ce que nous faisons là, où est le plaisir ? Il n'y a rien à voir, et les flics sont partout. Nous ne nous sommes jamais autant fait contrôler, j'appréhende pour les pays suivants. Pourquoi n'a-t-on pas choisi de rester au coin du feu avec un bon livre ?

Marre de rouler sous la pluie. Nous avisons un chemin sur la droite. Il paraît en état mais dès que je m'y engage, je suis plantée. Ma monture s'arrête net, je pose les pieds, j'ai de la boue bien épaisse jusqu'aux chevilles, peur que ça fasse ventouse, et que mes souliers restent dans le borbier. Dans un grand bruit de succion je les en arrache. Impossible de faire rouler le vélo même en poussant, la terre collante s'est logée partout entre le garde-boue (qui porte bien son nom)

et le pneu, ainsi que dans les étriers de freins. Rien de bien utile alentour pour procéder au nettoyage, nous ne pouvons pas puiser dans notre eau, il n'y a que de la terre autour de nous, pas même une brindille ou un bout de branche. Nous nous y mettons donc avec les mains, ça colle, c'est la dèche et vive le voyage ! Nous déchargeons les sacoches et passons en portant sur trois cents mètres toutes nos affaires, faisant plusieurs allers-retours jusqu'à un endroit à peine plus propre, sur lequel nous avons jeté notre dévolu. Dans le vent, sous la pluie devenue forte et dans la fange, nous parvenons à étaler la bâche et à planter la tente. Belle prouesse. Nous attendons que ça se calme avant de procéder au nettoyage, travail passionnant en perspective. Le thermomètre indique six degrés mais avec l'eau et le vent, la température ressentie est plus basse.

Une heure passe, la pluie cesse, Michel sort faire le débouillage, ma roue arrière est à plat. En plus du reste il va falloir réparer ! Je voudrais être télé-transportée dans un endroit sec et chaud. Le 21 avril l'an dernier la météo était exécration, pluie et neige mêlées, mais au moins avions-nous la certitude de pouvoir prendre une douche une fois l'étape terminée, et d'avoir un vrai lit.

Nous sommes « Jour 3 ou J3 », mes chaussures de vélo s'ouvrent par en dessous, nous sommes mouillés, il fait froid, c'est un début en fanfare. Il faut avoir le mental pour trouver encore du positif dans des galères pareilles. Mais il est vrai que nous avons assez d'eau et de nourriture, demain sera un autre jour, nous sommes en vie et en bonne santé, nos sacoches sont restées étanches. Si je me serais bien contentée de manger froid par manque de courage pour cuisiner, Michel, au contraire, n'est pas du genre à se laisser abattre. Il est courageux, et il a raison. Cela va être pénible mais il faut que nous avalions quelque chose de chaud et de consistant. J'ai du mal à comprendre les gens qui partent faire du cyclotourisme en Islande.



## Steppes à l'infini

Il a gelé fort cette nuit mais ce matin le borbier est toujours aussi mou. Nous sommes encore partis tard après avoir passé beaucoup de temps dans le bourrelet de vieille neige au bord de la route à nous glacer les doigts pour nettoyer notre matériel. Termitau est une ville-usine, nous ne voyons qu'une forêt de cheminées, toutes plus hautes les unes que les autres, crachant des fumées aux couleurs bizarres, dans les tons orangés, qui n'inspirent pas confiance. Nous ne faisons que passer.

Entre Astana et Balkhash, ce sont six cent cinquante kilomètres avec rien d'autre à voir que cette succession de poteaux, ces lignes droites de la longueur d'une journée de vélo avec du rien de chaque côté. L'herbe grise secoue ses quelques tiges éparpillées. C'est la steppe, triste à l'infini et ce mot prend ici toute sa signification. Le bandeau d'asphalte noir ne se perd pas dans un repli ou derrière une colline, il disparaît, car l'œil humain, à un moment donné, ne permet plus de distinguer quoi que ce soit à l'horizon.

Nous roulons ensemble, le vent est rarement favorable. Je m'abrite derrière Michel qui sait tenir le rythme dans ces rudes conditions. Nous n'avançons pas vite, mais nous avons le temps. Nous nous dirigeons plein sud, exactement là d'où vient le vent. Karaganda, ville située en plein cœur des steppes, est connue pour son charbon et son goulag. Les deux n'allaient pas l'un sans l'autre. Les camps de travail édifiés sous Staline pour fournir une main-d'œuvre gratuite afin d'exploiter les mines recouvraient à une époque une superficie plus vaste que la France. L'exploitation continue. Les mines appartiennent à la société Mittal Steel et alimentent les industries sidérurgiques de Termitau. Karaganda abrite plus de quatre cent mille âmes.

Je consacre un peu de temps à donner des nouvelles par l'intermédiaire de notre site et en sortant du cybercafé, Michel

m'apprend que nous sommes invités au restaurant par deux jeunes Kazakhes admiratifs. Ils ont l'air aisés, aussi acceptons-nous l'offre sans avoir mauvaise conscience. Grâce à notre petit lexique franco-russe, nous parvenons à communiquer. Plus que fiers de prendre leur repas avec nous, ils sont honorés. Quant à nous, nous constatons qu'à part les flics, les gens de ce pays sont sympathiques et si nous ne roulons pas pour battre des records de kilomètres au moins peut-être battons-nous celui des rencontres enrichissantes. Le jeune homme qui nous convie possède une grosse voiture en parfait état. Professionnellement, il occupe visiblement un poste à responsabilités. Il est très typé, pas très grand, plutôt trapu, les yeux fendus dans un visage bien rond. Les invitations spontanées ont toujours l'effet d'une bombe dans ma poitrine. Nous sommes des étrangers, pas forcément au summum de l'élégance ni de la propreté, mais parce que nous sommes des voyageurs au long cours, parce que nous sommes à vélo, et que nous venons de loin, parce que nous représentons, par notre seule façon d'être et notre mode de vie différent, tant de rêves et d'espérances, alors on nous invite. C'est très fort en sentiment et en émotion d'être devant la réalité, qui nous montre à quel point nous pouvons incarner la liberté. Ces gens sont admiratifs et je suis enchantée de constater qu'à l'autre bout du monde, loin de notre culture, certaines personnes avec qui nous ne partageons même pas le langage, comprennent immédiatement qui nous sommes et attachent plus d'importance à notre *être* qu'à notre *paraître*. Dans nos sociétés occidentales individualistes, matérialistes et capitalistes, nous avons peur de nos voisins et par ce comportement distant, avons perdu non seulement toute spontanéité mais aussi toute envie de nous confronter à l'inconnu dans tous les sens du terme. La curiosité n'existe plus.

Quand nous reprenons la route, le vent a encore forcé, nous sommes scotchés entre onze et treize kilomètres à l'heure, je compte les poteaux. Soixante-deux kilomètres en cinq heures d'effort, c'est déprimant. Le plat kazakh devait constituer une belle mise en jambes avant d'attaquer les montagnes mais nous

nous retrouvons face à un mur. Invisible. Le trafic est toujours aussi faible, pourtant nous sommes sur la route directe entre les deux plus grandes villes du pays. Nous plantons ce soir la tente à cinquante mètres du macadam, derrière une petite butte, et prenons notre repas dans le vent. La température n'est pas très basse mais l'air nous frigorifie. Nous sommes dans la région qui, sur les cartes, porte le nom des « steppes de la faim » : vaste programme, cela donne une idée du paysage et de la densité de population...

*Instant magique. Je suis allongée de tout mon long dans mon duvet douillet, confortable, sous la tente que le vent secoue légèrement. Je suis détendue, j'ai les écouteurs dans les oreilles et savoure quelques instants parfaits avant de me jeter dans les bras de Morphée après une harassante journée. Le vent des Pink Floyd et celui de la steppe me parviennent en stéréo. Mais, alors que je suis dans cet état de béatitude qui suit une journée d'effort au grand air, enfin délassée, j'entends approcher un bruit parasite, mais qui s'intègre si bien, comme un roulement, un grondement sourd. Le bruit prend de l'ampleur, grandit encore, s'accroît. Michel, qui était déjà endormi, se redresse en même temps que moi. Ce bruit vient de l'extérieur et se rapproche très vite de la tente. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, nous sommes dehors et regardons, bouche bée, approcher au triple galop une centaine de chevaux crinières au vent. Blancs, noirs ou bruns, tous superbes, ils passent sans nous voir et le sol tremble sur leur passage. Puis ils s'éloignent, disparaissant dans la poussière qu'ils soulèvent dans le paysage immense. Sur l'un d'eux, un cavalier chaudement vêtu chevauche à même l'animal, sans selle. C'est complètement magique et irréel. Le froid tombe, je vais pisser et je m'endors, telle une masse.*

Notes, 23 avril 2009.

Le vent que nous avons eu dans la journée ne fait que se renforcer au fil des heures et la nuit est mouvementée. Nous commençons par colmater le passage au bas de la toile extérieure,

pour éviter que l'air ne s'engouffre dans l'abside. Devant le déchaînement des éléments, Michel sort vérifier tous les arri-mages. L'intensité des coups de vent fait cependant bouger la toile dans tous les sens et les arceaux plient dangereusement. J'ai une peur bleue que les coutures ne cèdent, la situation n'est pas des plus confortables. Rien n'arrête la fureur d'Éole, aucun relief pour casser son élan, des milliers de kilomètres pour prendre de la vitesse et se dévouler. Je passe la moitié de la nuit les bras en l'air à tenir l'armature afin de l'empêcher de plier. Michel, allongé dans l'autre sens, surveille le comportement de notre fragile demeure. Puis l'averse s'abat, violente mais courte. Notre tente est profilée, conçue pour résister aux vents tempétueux, elle est normalement étanche. Nous ne fermons pas l'œil de la nuit mais notre matériel est intact au matin. Le vent se calme. Le froid mordant nous empêche de prendre notre petit déjeuner à l'extérieur, nous restons dans les duvets le plus longtemps possible, en prenant garde de ne pas les salir ou les mouiller. Nous nous gelons les doigts et utilisons le réchaud sous l'abside avec mille précautions; une toile de tente est ce qu'il y a de plus inflammable.

Nous enfilons les coupe-vent, les sur-chausses, les gants, les sur-gants, les bonnets sous les casques, et à 9 h 10, pédalons de bon cœur, le vent dans le dos... Les flics ne nous laissent que cinq minutes de répit. Savent-ils où nous avons passé la nuit? Sont-ils là pour nous venir en aide en cas de pépin? Nous surveillent-ils? Nous ne savons pas, mais après avoir joué une demi-heure avec nous, ils rebroussement chemin et nous lâchent définitivement les baskets.

Nous roulons toute la journée avec l'agréable impression de faire du vélo. Le soir venu, nous stoppons derrière un café isolé. Tout le monde nous conseille de ne pas prendre l'itinéraire *bis* qui est plus long, plus engagé, et en mauvais état. Nous écouterons leurs avis. Les cafetiers mettent de l'eau à chauffer afin que nous nous lavions la tête, nous prenons notre douche à l'extérieur, ne traînons pas. Certaines parties du corps ne

voient pas l'eau, décidément trop froide. Nous passons la soirée au chaud dans ce café où les chauffeurs s'arrêtent juste le temps d'avaler un morceau, beaucoup nous adressent la parole et trouvent plutôt incongrue notre idée de traverser du nord au sud leur grand pays, confrontés à l'immensité de la steppe. Pour le ravitaillement, nous aurons un village dans cent kilomètres et un autre cent cinquante plus loin. Nous n'avons par conséquent aucune inquiétude.

Nous apprécions les Kazakhs qui, sous leur froideur apparente, sont sympathiques et ne nous laisseront pas dans l'embarras en cas de pépin. Toute la nuit, les averses se succèdent, plus ou moins intenses. À Aksu-Ayuly, l'épicier me montre tous les prix. Les commerçants sont scrupuleusement honnêtes. Sous les casquettes en cuir vissées sur les crânes, les visages sont mats et lisses. Nous ne nous attendions pas à une grande mégapole mais ce village est marqué sur notre carte à l'échelle imprécise, qui couvre toute une partie de l'Asie sur un seul feuillet... Mais nous trouvons seulement un hameau, doté d'une minuscule épicerie où l'épaisseur de la couche de poussière sur certaines boîtes de conserve m'incite à regarder discrètement la date de péremption. Nous ne trouvons pas ce que nous voulons mais au moins obtenons-nous quelque chose à nous mettre dans l'estomac. Une fois quittée la grande route, les rues du village ne sont qu'un inimaginable borbier, les maisons faites de terre et de pierres sont exiguës, et devant elles, trois bestiaux sont couchés dans la fange. Une vulgaire tôle fait office de toiture, le froid est humide et pénétrant, le sol des demeures en terre battue. Mais comment font-ils pour vivre dans de telles conditions sous un climat aussi rude? C'est gris, triste. On se croirait dans un film de guerre. Peut-être qu'en passant par jour de beau temps l'impression laissée serait-elle différente, la vision moins fantomatique, l'ambiance moins lugubre... Le sourire et les signes le long de la route, les voitures qui nous doublent et qui s'arrêtent, les gens qui veulent être pris en photo avec nous car nous sommes les deux héros

qu'ils ont vus en photo dans le journal d'Astana compensent la morosité du ciel.

Ce que nous demandons à nos organismes est important. Ce ne sont pas les quelques heures d'efforts quotidiens qui nous useront mais plutôt les nuits agitées à cause des intempéries, les installations précaires et les repas pris dans des positions qui ressemblent à des numéros de contorsionnistes. Confort zéro. Le corps subit et il faut qu'il encaisse. Il ne faisait que quelques degrés encore ce matin au réveil. Les seuls produits que nous trouvons dans le dernier point de ravitaillement cent cinquante kilomètres avant Balkhash sont des soupes et du pain. Nous avons encore quelques réserves. La police nous arrête une fois de plus, l'agent nous pose quelques questions mais il a le pouce en l'air quand nous repartons. Nous tiendrons le coup même si cette steppe est un truc de fous. Un routier nous propose aujourd'hui de nous emmener à Almaty, 700 kilomètres plus loin. Nous refusons.

Le début de notre parcours ne figure pas sur notre carte routière mais depuis avant-hier nous nous situons enfin sur le papier. Il est réconfortant de voir chaque soir notre progression. Nous nous rapprochons. De quoi? Du Taj Mahal! J'imagine sur une image satellite la taille de notre tente, notre campement insignifiant au milieu de cette étendue démesurée, des milliers de kilomètres carrés vides et plats.

Avant d'arriver à Balkhash, la pression atmosphérique monte considérablement et le terrain sur lequel nous évoluons revêt l'apparence d'une terre qui ne voit pas souvent l'eau. D'ailleurs les habitants la récupèrent précieusement et la stockent dans des bidons. Un type nous donne deux galettes bien compactes. Ce soir, je suis claquée, comme tous les soirs d'ailleurs, à la limite de l'hypoglycémie. La météo s'est améliorée, nous allons vers le sud, la terre est moins grise. L'immense lac Balkhash influe sur le climat de la région.

## **Balkhash, le milieu du rien**

Certains jours sont meilleurs que d'autres. Aujourd'hui je peine. Nous nous rendons compte en arrivant en ville que mon pneu arrière est de nouveau à plat. Le seul hôtel de la bourgade est luxueux, le prix est en conséquence. En questionnant les passants dans la rue, nous rencontrons Slava, il parle anglais et nous emmène à un hébergement où nous sommes seuls. Toutes les pièces sont des bureaux où des gens travaillent, je ne peux déchiffrer les inscriptions sur la porte d'entrée du bâtiment, peu importe, nous avons une chambre, une douche chaude, une pièce pour mettre les vélos, pouvons faire une lessive et découvrons un coin cuisine que nous avons l'autorisation d'utiliser. À 18 heures, tous les employés partent et le silence envahit les lieux.

Balkhash, au bord du lac du même nom : comment font les gens pour vivre dans des endroits présentant si peu d'attraits ? À part de grandes cheminées qui fument il n'y a rien. Rien d'autre à des centaines de kilomètres à la ronde. Que du plat et de la steppe. Le climat est rude. Le vent infernal que rien n'arrête balaie le paysage immense et me rendrait folle en moins de deux semaines. Il faut être né là. Toutefois la neige a maintenant complètement disparu des talus et il fait plus doux. Balkhash est à mi-chemin entre Astana et Almaty. Nous avons roulé neuf jours pour venir ici.

Certains font mine de ne pas nous voir ni nous entendre quand nous leur demandons un cybercafé. Il faut avouer que nous avons de drôles de têtes. La marque des lunettes et nos cheveux hirsutes peuvent effrayer les plus craintifs. Nous nous sentons décalés et en matière d'intégration, il y a mieux. Les gens me demandent si je suis américaine et ceux qui le connaissent de nom nous font des louanges de Sarkozy. Il y en a même un qui nous soutient que Mitterrand était un président communiste. En tant qu'ancien d'URSS ayant connu Staline,

je ne vois pas où il a trouvé des similitudes, le même est un fervent admirateur de Joséphine et Napoléon Bonaparte ! Dans tous ces pays d'Asie centrale, les hommes admirent toutes les personnes dont les noms sont gravés à jamais dans l'histoire. Ainsi, ils applaudissent des Napoléon, Tamerlan ou Hitler sans chercher plus loin.

Nous ne faisons qu'une rapide escale à Balkhash, le lac existe bien, nous avons fait quelques pas sur sa rive nord, l'autre étant trop éloignée pour qu'on puisse ne serait-ce que la deviner.

Demain nous attaquerons la ligne droite de 640 kilomètres sans ville, sans rien que du macadam devant nos roues et de la steppe de chaque côté. Grisant et effrayant à la fois. Aucun intérêt à venir pédaler au Kazakhstan. La steppe, la steppe, la steppe. Aucun intérêt si ce n'est celui de connaître ce qu'est un paysage monotone, de nous tester sur des longues distances, pour voir si nous tenons le coup, mentalement, à passer nos journées à longer les lignes électriques, de rencontrer des Kazakhes intéressés et avenants, qui nous regardent avec de grands yeux ronds (difficile pour eux) quand on leur annonce fièrement nos ambitions, de goûter à l'ivresse que procure le fait de pédaler dans ces immensités où la route finit par disparaître dans l'infini... Le voyage loin des masses de touristes, qui offre de vraies relations avec les autochtones, le mouvement, la découverte, c'est pour toutes ces choses que nous sommes de passage ici.

## **Tempête**

Le vent que nous avons connu lors de notre périple l'an dernier nous avait parfois donné du fil à retordre mais n'était finalement qu'un doux zéphyr. Ici, au Kazakhstan, nous avons du vent, du vrai, pas celui qui se contente de mettre mon brushing en vrac, mais qui nous fait tituber et vaciller. En ce 28 avril 2009, je me demande comment nous pouvons



stabiloter quatre-vingts kilomètres sur la carte. Certes nous ne surlignons pas les heures que nous y passons. Le vent fait plus de distance en une heure que nous en une journée, dans la direction inverse de la nôtre. J'exècre le plat, jamais de répit, toujours le même effort, d'une monotonie effarante. Nous traversons un village : quinze bicoques, un café. Nous y mangeons et faisons le plein d'eau, car nous n'aurons rien avant une centaine de kilomètres. Nous repartons le cœur vaillant, les jambes en coton, et lâchons prise dix-huit kilomètres, deux heures et de nombreuses embardées plus tard. Cela devient dangereux. Une maisonnette en béton brut sur un léger promontoire à l'écart de la route et la décision est prise : stop !

À ce moment-là, nous ne réalisons pas encore avec quelle force le vent balaie la plaine et ne nous doutons pas de la lutte infernale qui va débiter entre lui et nous. Un combat inégal au possible entre un titan et deux petits fétus de paille.

Monter la tente : trois mots. Plus facile à dire qu'à faire. Car monter la tente dans la tempête n'est pas simple, ni rapide, ni plaisant, ni rassurant. Il faut sortir les toiles de la housse, ainsi que les arceaux et les sardines. Emboîter les arceaux. Jusque-là rien de bien sorcier, c'est ensuite que ce qui est au départ du loisir, devient du sport. Il s'agit de glisser les arceaux dans les gaines de la toile extérieure, tout en restant bien calés dessus pour qu'elle ne s'envole pas. Mieux vaut ne pas partir en kite-cross, en courant derrière la tente transformée en voile pour l'occasion. La traversée du Kazakhstan en baskets-à-voile n'est pas prévue pour aujourd'hui, nous tâchons d'éviter la casse. Parce que quand nous glissons les arceaux dans les gaines, la tente ne peut rester à plat et le vent s'y engouffre méchamment, tordant l'ensemble en des contorsions irréalistes. Les trois arceaux sont en place. L'opération suivante consiste à arrimer la toile en commençant par le côté exposé au vent. Poser notre tente sur la bâche nous permet d'avoir une surface propre pour stocker nos sacoches et cuisiner sous l'abside. Cela agrandit notre espace vital dans des proportions considérables. Étendre

la bâche et y positionner la maison n'est plus du sport mais un défi. À cette heure on en rit mais sur le moment la situation n'a rien de réjouissant ni de comique et, heureusement que nous sommes partiellement abrités par la maisonnette de neuf mètres carrés. C'est la galère, ça claque dans le vent avec une force impressionnante, le vacarme est assourdissant. Les sardines ne veulent pas tenir, le vent arrache les premières avant que l'on n'ait pu planter les suivantes. La nuit sera mouvementée...

À force de patience et d'entêtement, nous parvenons à nos fins, le couchage est installé, nos affaires rentrées mais nous n'avons pas confiance, alors nous ramenons tout matériau ou objet trouvé dans les trois cents mètres à la ronde pour nous barricader, construire un mur contre ce foutu vent. Nous trouvons des pneus de camion que nous poussons courageusement jusqu'au camp, des briques et des pierres. Pendant deux heures nous œuvrons pour parfaire notre système de défense contre l'invisible, à peaufiner notre stratégie en cas de coup dur. Puis nous mangeons, le jour décline, le froid tombe, Michel se gèle les doigts à faire la vaisselle dans le vent glacial. Alors nous nous allongeons. Sans aucun espoir de dormir, nous écoutons les hurlements du vent.

Parfois, à la fin du jour, Éole se calme, mais nous passons une nuit supplémentaire la peur au ventre de voir notre demeure arrachée, déchirée, peur des arceaux qui pètent à force de se déformer, et les bras en l'air pour tenir l'armature et éviter une catastrophe. La nuit est de piètre qualité, demain il faudra pédaler. Au petit matin le ciel est si bas que les poteaux électriques disparaissent dans les nuages. Sortir du duvet est une épreuve, nous sommes très motivés, doutons de nous, j'ai du mal à avaler quoi que ce soit, la journée s'annonce rude. Nous replions la tente avec ordre et méthode, surtout ne rien brusquer. Régulier dans sa violence, le vent est toujours là. Au moment de partir, il se met à pleuvoir. Nous sommes debout, adossés au mur de cette petite construction dont nous ignorons la fonction. Ouvrir les sacoches, sortir le sur-pantalon et les

sur-chausses, enfiler le tout nous prend vingt minutes, sans traîner. Nous rejoignons la route en poussant, puis roulons deux kilomètres, ballottés en tous sens, ayant même parfois du mal à rester sur le macadam, poussés de droite à gauche et de gauche à droite. Les poids lourds font des appels d'air terribles et déstabilisants, et nous envoient des gerbes d'eau. Au prochain que nous verrons arriver dans le rétroviseur nous nous arrêterons pour... faire du stop. Deux kilomètres à une vitesse moyenne prodigieuse de onze kilomètres à l'heure, nous ne pouvons aller plus vite, c'est l'angoisse.

Le second camion s'arrête et nous emmène. C'est fini pour cette fois-ci, nous nous en sortons bien, pas de casse. Certes nous ne tracerons pas une ligne ininterrompue sur la carte, le trait fait un premier pointillé. Par la suite, nous nous demandons si vraiment ce n'était pas faisable, regrettant presque de nous être fait assister, d'avoir faibli, et capitulé. Sur l'instant, nous ne souffrons pas, tentons de prendre les bonnes décisions aux bons moments mais il ne faut pas se leurrer, c'est une nuit blanche supplémentaire, c'est le manque d'appétit, c'est la fatigue nerveuse, on y laisse forcément quelques plumes et il ne faudrait pas que la situation s'éternise. Nous regrettons toujours de monter dans un véhicule mais si nous le faisons c'est que, à l'instant T, nous jugeons opportun de le faire, pour notre sécurité, pour notre santé, pour la suite du périple. Nous sommes minuscules, ridicules, les forces de la nature sont démesurées, nous ne pouvons en aucun cas espérer gagner la lutte, mieux vaut rester humbles et s'avouer vaincus, nous avons promis de faire attention à nous.

Nous passons du bon temps avec le chauffeur, vingt et un ans. Il va à Almaty. Sur la clé USB qu'il branche sur son autoradio, nous retrouvons des hits des années 80, la plupart anglais, mais aussi l'incontournable «Voyage, voyage» de Desireless, qui a fait le tour de la planète. Il ne parle pas la langue de Shakespeare mais qu'importent les barrières linguistiques ou culturelles, quand deux personnes ont la volonté de

communiquer, elles y parviennent. Deux enfants de langue et de culture différentes, en quelques minutes, se comprennent : par le jeu, les mimiques, les expressions du visage et des mains, les postures. Langage non verbal. Il est évident que dans ces cas-là, nous ne nous lançons pas dans de grandes discussions sur l'économie, le système de santé, de retraites ou la politique mais nous faisons connaissance et cette musique qui sort de l'autoradio est un vecteur formidable, un point commun entre nous. J'aimerais chanter à tue-tête mais n'ose pas. Au bord du lac, se succèdent pléthores d'étals de poissons séchés qui pendent accrochés par une ficelle à une petite armature en bois, à tous vents, à tout gaz aussi ! Nous n'y goûtons pas car nous passons trop vite. Nous ne pouvons pas tout avoir. Nous stoppons dans un restaurant pour le repas de midi.

Ce type nous prend dans son camion, gratuitement, nous passe de la bonne musique, s'arrête pour que nous prenions quelques images en cours de route, et veut maintenant nous offrir nos repas ! Nous rusons pour payer la note. Nous sommes certains qu'il s'est arrêté dans le meilleur établissement du parcours. À la fin du repas, nous demandons à décharger les vélos de son camion ; nous voulons rouler. Le vent a faibli, le soleil pointe le bout de son museau, mais notre chauffeur veut nous emmener à Almaty. Nous refusons poliment, presque confus. Nous n'avons maintenant plus aucune raison de continuer en camion. Nous sommes à la bifurcation Bishkek/Almaty et quand nous nous séparons, nous le sentons très fier, quelques personnes forment un cercle autour de nous et de nos fidèles destriers. Moralement nous sommes dopés.

### **Almaty à l'horizon**

Nous sommes sur la M36, la route principale entre Astana et Almaty. Elle s'apparente maintenant plus à une route de campagne qu'à une nationale. Elle secoue, est défoncée, n'a pas été stabilisée avant d'être bitumée et sur elle ne passent

pratiquement que des poids lourds, donc, évidemment, elle s'enfonce et se déforme. Les ornières dans le macadam sont parfois profondes. Il n'y a pas de nid-de-poule mais on y fait du trampoline, elle est cabossée. La circulation est impressionnante par son absence et cela nous est agréable. L'herbe verte remplace les touffes grises et coupantes, mais toujours pas de culture. D'ailleurs qui pourrait bien cultiver la terre ici? La densité humaine est si faible qu'aucune activité n'est visible dans les parages. C'est une région qui ne peut être que traversée, il est impossible de s'y arrêter durablement, il n'y a pas d'eau et le sol est ingrat. Des tulipes jaunes et des coquelicots rouges égayent la steppe, c'est moins triste et devient même joli par endroits, plus hospitalier. La température est clémente, ces deux cent trente kilomètres de camion nous ont changé la vie. Nous prenons nos repas à l'extérieur, ce qui est beaucoup plus confortable que pliés en quatre dans nos deux mètres cubes. Nous sommes le 29 avril, partis depuis une dizaine de jours seulement, j'ai déjà laissé plusieurs kilos sur la route. Mes jambes sont toujours douloureuses, en coton, je n'ai pas de jus, l'impression de ne pas avancer malgré les efforts fournis et heureusement que Michel a la patate contre le vent pour que je puisse m'abriter derrière lui. Dans le jargon du cyclisme on appelle ça un «suceur de roue».

Pour la première fois le 30 avril, je démarre en tee-shirt et en trois-quarts pour les jambes. Mon pneu avant est à plat et la journée commence par une réparation qui nous prend assez de temps pour permettre au vent de se lever. Nous l'aurons de face, une fois de plus. Nous roulons dix kilomètres et faisons les pleins d'eau car savons que nous ne retrouverons rien avant demain. Dix bornes plus loin, je crève à l'avant. Nous ne trouvons pas le trou, je sors la cuvette pliante et nous arrêtons un camion pour avoir un peu d'eau. Ces crevaisons en série nous pourrissent la vie, ça n'arrête pas. Quand cela nous arrive, nous démontons, localisons le trou, et remplaçons la chambre à air, puis le soir, une fois la journée (presque) terminée, nous collons la rustine et remontons la vieille chambre sur la roue, ce qui nous permet

d'avoir une chambre à air avec des réparations tandis que l'autre est propre, sauf quand nous crevons plusieurs fois dans la même journée comme c'est le cas aujourd'hui.

J'ai retrouvé un peu de jambes et c'est maintenant moi qui suis devant, Michel est dans la roue, pas de jus. C'est bien d'être deux, quand l'un est dans un jour sans, l'autre se sent bien et vice versa. L'herbe est de plus en plus haute, verte et fleurie, ce qui me vaut la peine d'éternuer et de moucher abondamment. J'entame la pharmacie... Nous sommes au milieu du rien, c'est très plat comme toujours, mais nous distinguons vers le sud ce qui ressemble à une succession de sommets enneigés, une chaîne de montagnes ! Le soleil descend sur la steppe, le vent tombe, c'est maintenant qu'il faudrait rouler mais nous aimons avoir un moment de détente avant de nous mettre à cuisiner. Tout près de notre tente se promène une belle tortue.

Alors que je lève une pierre pour la transporter de quelques mètres afin de m'en faire un siège pour prendre mes notes quotidiennes, je découvre quatre scorpions translucides qui s'affolent de se retrouver soudain à la lumière. Je laisse retomber la pierre. L'impression est étrange, je n'aime pas ces bestioles et de savoir leur nid à quelques mètres de notre lit n'est pas fait pour me rassurer. Il n'y a aucune raison pour qu'elles viennent vers nous mais un scorpion, ce n'est ni un ver de terre ni un scarabée. Dix minutes plus tard je retourne voir mais je préviens les bestioles en bougeant au préalable la pierre avec le pied. Elles sont toujours là, quelle horreur, mais j'aimerais bien les prendre en photo. Elles mesurent environ quatre centimètres de long et sont blanc jaunâtre, je ne savais pas que ça existait, je pensais que c'était noir. En tout cas c'est assez hideux. Je repose la pierre. Je vais chercher l'appareil photo et Michel mais quand ce dernier soulève à son tour le caillou, il n'y a plus personne dessous. Probablement lassés de se faire déranger, les scorpions se sont réfugiés dans leur trou et loin de moi l'idée d'aller farfouiller dans leur cache. Je n'ai pas d'affection particulière pour tout ce qui est serpents, araignées, ou insectes encore qu'il y en

ait, parmi eux, comme les scarabées, auxquels nous nous habituons. C'est-à-dire que nous les savons inoffensifs...

Vendredi 1<sup>er</sup> mai, c'est la fête du travail mais pas de repos pour nous, nous regardons et secouons bien nos chaussures avant de les enfiler par crainte des bestioles et renouvelerons l'opération avec application tous les matins. Le vent se lève en même temps que nous, assume sa tâche, balaie la steppe et nous contraint à appuyer très fort sur les pédales à longueur d'étape. La route est toujours très bosselée, et est maintenant truffée de profonds nids-de-poule.

La journée passe beaucoup plus vite que les kilomètres et nous avisons une roulotte à l'écart de la nationale pour cacher notre campement. Nous la pensions à un kilomètre de la route mais en faisons plus de quatre, les distances sont trompeuses. Elle est habitée par une famille d'éleveurs de dromadaires. Au moins deux centaines de ces mammifères ruminent aux alentours, dont nous n'avions même pas soupçonné la présence depuis le macadam. Nous demandons un coin pour nous installer, ce n'est pas la place qui manque. Toute la soirée, les autochtones seront autour de nous pour nous questionner, pour essayer les vélos et s'affaler dans l'herbe haute, rire, et nous apporter des boulettes de fromage sec et dur à se casser les dents. Ils inspectent notre matériel sous toutes les coutures : la tente, les matelas autogonflants, la poche à eau, le réchaud, les chaussures de vélo, la bouteille d'essence et le *camel-bag*. Et puis le père chevauche fièrement et rassemble le troupeau de camélidés autour des abreuvoirs. Il met la pompe en marche, qui fait remonter l'eau de loin sous terre et remplit un réservoir d'une vingtaine de mètres cubes, puis ouvre les vannes qui distribuent le précieux liquide dans les auges. Et alors ça fait des grands slurp, les bestiaux boivent, et boivent, et reboivent, n'arrêtent pas de boire, ça dure un quart d'heure.

Puis les éleveurs nous invitent pour le repas du soir mais pas avant une heure trente. En bon Courtet PDM (Peur De

Manquer), nous avalons une assiette de spaghettis avant de les rejoindre. Nous avons remarqué à plusieurs reprises que ces peuples sont des petits mangeurs, mais ne voulons pas donner l'impression d'être affamés et souhaitons rester polis : nous nous empiffrons avant, sous notre tente. À tous moments, des cavaliers solitaires débarquent de nulle part, viennent vers nous et notre hôte leur montre nos chaussures de vélo qui tiennent toutes seules sur les pédales, ils n'en reviennent pas. Ils repartent comme ils sont venus. Nous ne voyons rien à l'horizon, ni autre roulotte, ni maison, ni village, que de l'herbe, et pourtant ils vont bien quelque part. Nomades. Au moins avons-nous ce point commun avec nos hôtes : en déplacement perpétuel, dans la nature, à tous les vents, à tous les temps, à nous satisfaire de pas grand-chose. Sauf que nous, les bolcheviques n'ont pas réussi à nous sédentariser alors que les Kazakhs se contentent désormais de passer l'été dans leur roulotte qui ne bouge jamais et l'hiver dans leur maison. Ça ne fait rien, il y a quelque chose de magique à se retrouver chez ces gens au milieu de la steppe, qui ne parlent pas un mot de russe, et encore moins d'anglais. Nous sortons notre petit album de photos de famille et de paysages de Franche-Comté, et immédiatement l'échange devient réel. Je pensais qu'en tant qu'anciens du bloc soviétique, tous les Kazakhs parlaient au moins le russe en plus de leur langue. Je me demande si notre hôte sait lire car quand il nous demande nos passeports pour voir ce qu'est un visa kazakh, il le regarde à l'envers.

Nous n'avons rien d'autre à leur offrir que quelques pommes, ils se jettent dessus. La base de leur alimentation se compose de ce qu'ils ont sous la main à savoir viande et produits laitiers : régime protéiné à outrance. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à vraiment me sentir en voyage. Il m'aura fallu plus de dix jours pour apprécier à nouveau, réapprendre la patience, l'effort, les rencontres, l'inconfort et que sais-je encore... La théorie du Kleenex, c'est normalement six jours... Dix jours pour renouer avec le détachement, pour me lâcher



et goûter chaque instant, chaque minute qui passe et s'enfuit à tout jamais, pour m'imprégner des odeurs, des bruits, des détails qui font la vie et la différence entre un voyage au long cours et une excursion rapide et organisée.

Après le repas nous rejoignons notre tente. L'éleveur n'a pas arrêté la pompe et le réservoir déborde, ceci n'est pas grave en soi sauf que le trop-plein déverse un torrent qui s'écoule sous... notre toile, qui ne peut pas être mieux située ! Extra ! Il y a deux lignes en arrière, je parlais d'apprécier chaque minute ! Difficile parfois. Les bras nous en tombent et la longueur du soupir que Michel laisse échapper en dit long sur son état d'âme. Il y a des mots qui sortent de la bouche, pas agréables à entendre ni bons à répéter. Ce n'est pas de la colère, nous sommes dépités. À la lueur de la frontale nous constatons les dégâts. La bâche est trempée mais a empêché le flot d'inonder nos affaires. Nous nous en sortons bien pour cette fois encore, nos sacoches sont bien mouillées, le tapis de sol de la tente aussi mais nos duvets sont secs. Nous pouvons nous coucher, mais seulement nous coucher car dormir est pour le moment impensable : le groupe électrogène hurle à trois mètres de nos oreilles. Je m'en veux d'avoir été aussi stupide au moment de monter le campement, mais il ne fonctionnait pas. Il ne reste plus qu'à attendre qu'ils n'aient plus besoin de lumière dans la roulotte, que le film soit terminé. Ils n'ont pas grand-chose mais la télévision fait partie de l'ameublement et occupe les longues soirées. Après l'arrêt du groupe électrogène, les chiens jappent une petite heure puis enfin le silence, enfin...

À l'écart de la route, un village est indiqué dont le nom attise notre curiosité : Uzinagash. Nous profitons d'un vent favorable et faisons le détour histoire de voir ce qui se cache derrière ce nom pour le moins surprenant. Un ingénieur français aurait-il conçu les plans d'une usine ? La route pour nous y rendre est très agréable, vallonnée, prairies vertes et fleuries, douceur printanière, parfums légers. Un peu avant midi nous atteignons Uzinagash, où il y a en effet une usine, des tuyaux partout, et je

me demande sérieusement si l'origine du nom n'est pas ce que j'évoque plus haut !

Nous avisons une épicerie et finissons confortablement attablés dans l'appartement de l'arrière-boutique, à nous tordre de rire avec ces gens impressionnants de générosité. Ils nous gavent d'une espèce de pot-au-feu succulent, de jus de fruits, de gâteaux, de crème, de pâtes et de tomates, de carottes, de sucreries, de thé, de pain, de bonbons puis sortent les alcools forts. Les gens du village défilent, nous prennent en photo et repartent, et nos hôtes se marrent ouvertement chaque fois, la rumeur se répand en deux temps trois mouvements. À Michel ils offrent un couvre-chef et à moi un foulard. La situation est embarrassante mais ils sont si spontanés que nous laissons faire. Quand nous partons, ce sont eux qui nous remercient et nous trouvons dans notre caisson une bouteille de limonade.

Nous sommes maintenant à quelques encablures de l'ancienne capitale, nous avons eu dans le viseur, toute la journée, les sommets enneigés des contreforts des Tian-Shan. Nous retrouvons le plaisir de pédaler sans ce foutu vent démoniaque pour nous démoraliser. Un grand-père sur sa bicyclette, que nous rattrapons et dépassons, nous double ensuite, très droit sur son vélo. L'air très à l'aise, il donne des explications sur nos engins à son petit-fils, assis en travers sur le cadre. Puis nous retrouvons des arbres dans le paysage et c'est là que nous nous rendons compte à quel point les arbres, la forêt, nous sont essentiels. Je me souviens d'une jeune femme kirghize, il y a trois ans, qui m'avait confié son souhait le plus cher, le rêve de sa vie : marcher dans une forêt. Nous ne pouvons pas rester indifférents à ce type de confiance. Il est vrai aussi que les arbres ont une fonction régénératrice, apaisante sur nos organismes et nos cerveaux. Ils nous protègent aussi, du vent, de la pluie, de la vue. Fouler un sol d'automne et shooter dans les feuilles rousses ou marcher en raquettes entre des épicéas monumentaux chargés de neige sont des gestes d'autant plus empreints de magie après avoir entendu ces propos,

qui s'apparentent à une grande claque et nous font soudain prendre conscience de toute la chance que nous avons. À elle, ça ne lui était jamais arrivé.

### **Almaty, 3 mai 2009. Km 1 104**

Venir jusqu'à l'entrée de la ville est un jeu d'enfant mais à un moment donné notre carte routière n'est plus assez précise et nous entrons dans le pavé jaune ou rouge suivant les cartes : la ville. Et la carte de la ville proprement dite, celle de notre guide, ne représente que le centre. Entre la campagne et le centre se situe toute la banlieue. Plusieurs techniques sont éprouvées mais je ne sais pas pourquoi, à Almaty, c'est difficile, nous nous retrouvons sur les hauteurs de la cité, sur une voie express où il est impossible de faire demi-tour. Nous tournons, c'est usant, il nous tarde de trouver un hébergement, de nous poser et de prendre une douche, nous avons du mal à nous faire comprendre. On nous envoie tantôt devant, tantôt derrière, c'est à devenir fous, et nous ne parvenons pas à nous repérer sur la carte, nous ne savons même pas si nous y sommes. Enfin, un jeune homme parlant anglais nous indique quelque chose de cohérent, nous trouvons ensuite, en quelques minutes seulement, l'hébergement convoité.

Les pièces, au quatrième étage, sont spacieuses, mais la propreté laisse à désirer. Elles sont disposées de chaque côté d'un large couloir. Une seule douche et un unique cabinet de toilette : c'est peu pour la trentaine de chambres pouvant accueillir chacune trois ou quatre personnes... Pour la douche il faut demander la clé en bas.

Nous sommes dans un foyer d'étudiantes, et à l'étage inférieur se trouvent des familles et une cuisine commune. La salle de bains et les toilettes de notre étage sont dans un état tel qu'il faut faire le ménage avant d'entrer, c'est du délire. Les petites nanas que l'on voit passer dans le couloir avec leur téléphone

portable à la main et leurs écouteurs dans les oreilles, maquillées et très élégantes ne sont en fait que des dégueulasses qui laissent leurs serviettes hygiéniques usagées et leur papier toilette souillé sur le sol à côté de la poubelle. Je les hais. J'ai même très envie d'en attraper une et d'aller lui mettre le nez dans ses immondices. Sur le sol carrelé de la salle de bains, nous osons tout juste nous déchausser et pourtant ne sommes pas délicats, il y aurait de quoi faire une perruque de Jackson Five uniquement en ramassant les cheveux qui traînent partout. Les murs sont délabrés, la peinture tombe et si j'en avais la possibilité, je préférerais prendre une douche froide dans le fond d'un jardin.

Je désire faire une lessive, et comme le lavabo de notre étage est lilliputien et dans un état lamentable, je descends d'un étage pour laver mon linge dans un grand bac, avec l'autorisation de la réceptionniste. Une femme arrive et me fait comprendre que je n'ai rien à faire là. Les propos s'enveniment et je finis par m'engueuler avec elle.

Nous sommes donc dans un hébergement top niveau, ceci pour trois ou quatre jours. Nous tendons notre câble entre les lustres et la lessive goutte et sèche dans la chambre, les vélos sont là aussi. La réceptionniste est plutôt souriante et serviable et avec elle tout ira bien. Déménager ? C'est le seul hébergement *petit à moyen budget* de la capitale et tout remballer, descendre les vélos et les affaires de quatre étages, tourner à la recherche d'une nouvelle chambre nous décourage rien que d'y penser.

Almaty regorge de jardins publics et la ville est agréable, les larges avenues bordées d'arbres sont propres. Il y a des flics à tous les coins de rue. Ils ne sont pas là pour faire de la prévention mais pour ramasser du pognon. C'est du rêve, ou du délire ! Bien que la France soit bien placée en la matière, je n'ai jamais vu un pays aussi fliqué mais c'est surtout la désinvolture avec laquelle les gens vont payer leur tribut chaque fois que le sifflet retentit qui nous laisse perplexes. Ce sont plusieurs conducteurs parfois qui font la queue pour raquer, dans

la bonne humeur, tant l'État a besoin d'argent. Pratiquement tous les véhicules sont arrêtés pour une raison ou pour une autre et chaque fois la monnaie change de main, mais jamais de reçu... Nous ne pouvons faire autrement que de finir par nous poser la question de la corruption. En tout cas les Kazakhs sont calmes mais n'ont peut-être pas le choix... Bien sûr, nous, Français, sommes des râleurs-nés, mais alors eux par contre, ont été très bien éduqués par le système... disciplinés et reconnaissants! Si jusque-là nous ne nous sentions pas forcément à des années-lumière de ces gens sur les valeurs fondamentales que sont l'éducation, la religion, le travail et l'argent... soudainement, nous ne sommes plus sur la même longueur d'ondes et un gouffre nous sépare. L'histoire et les différents régimes politiques de nos pays respectifs n'y sont peut-être pas pour rien.

Les connexions Internet sont rapides, le tarif est raisonnable, je fais du travail sur le site et donne des nouvelles, en prends aussi. Les coupures d'électricité sont récurrentes, cela fait plus de deux heures que la ville est dans le noir. Orage.

Almaty se situe au pied des montagnes et les possibilités de randonner dans les alentours sont nombreuses. Nous attendons en vain une journée sèche. Il pleut jour et nuit de manière assez intense alors nous ne faisons pas grand-chose. Nous flânon, trouvons des rustines supplémentaires car à ce rythme de crevaisons nous serons vite à bout de notre stock. Nous visitons la ville et ses bâtiments bien cubiques, en béton, pas franchement esthétiques. Les joyaux étatiques de l'architecture soviétique sont beaucoup plus austères que les palais religieux iraniens. Les habitants sont kazakhs et russes, c'est cosmopolite mais toutefois pas de blacks. Comme à Téhéran, les quartiers chics et friqués se trouvent en hauteur et grignotent petit à petit les flancs de la montagne alors que les quartiers populaires et vivants se cantonnent dans le bas. Nous voyons un chauffeur descendre de la voiture devant la grille de la propriété de ses employeurs, sortir le miroir monté au bout

d'un manche et inspecter les bas-de-caisses et le dessous de l'auto avant d'avancer lentement sur les allées de graviers au milieu du parc arboré. La grille se referme automatiquement et rien ne grince. Les murs d'enceinte dans ce quartier sont aussi conséquents que des fortifications, en béton brut, mesurent plusieurs mètres de haut, et sont d'un goût très douteux. En déambulant dans ce quartier, nous marchons dans un couloir de quatre mètres de large. Nous n'aimons pas, retournons dans les quartiers populaires où la clope se vend à l'unité, où les billets de loterie se grattent à même le trottoir, où les *babouchkas* ont les joues rouges, le visage rond et un foulard coloré pour ne pas être ébouriffées par le vent. Dans la rue Pushkin, il y a des tireuses de cartes et des diseuses de bonne aventure, des étals de fruits et de bonbecs, des kiosques à journaux ou à téléphones portables, des *kebabs* et mille autres choses, il y a du monde qui circule, autrement qu'en tailleur, talons aiguilles ou costard cravate. Comme dans bien des grandes villes du monde, il y a plusieurs villes dans la ville, nous aimons traîner un peu partout, si nous en avons le temps, pour avoir une idée globale.

À Almaty, les articles de sport, chaussures de randonnée, sacs à dos, duvets, vélos et vêtements techniques sont aussi chers que chez nous. D'ailleurs la plupart du temps ce sont les mêmes marques. Une autre chose nous étonne : il faut toujours payer avant de consommer. Ce matin aux aurores, la réceptionniste nous tire du lit parce que nous n'avons pas réglé la nuit dernière ! Pour payer Internet, il faut dire : « Voilà, je veux une heure de connexion », ou deux heures, peu importe, payer, et ensuite s'installer. Et surveiller parce qu'une fois le forfait épuisé, la coupure est franche. Pour manger dans les petits restaurants dans la rue, idem, il faut choisir, payer, et alors on nous délivre un ticket qu'il faut donner au serveur. Nous prenons un malin plaisir à faire l'inverse et ça marche, nous nous installons, passons commande, mangeons et payons ensuite. Visiblement, ils ne sont pas trop à cheval sur les principes et nous pardonnent notre ignorance feinte sans douter de notre bonne foi.

Nous rentrons à «l'hôtel», je déteste toujours autant les starlettes qui se trémoussent et piaillent dans le couloir, qui tordent le cul dans leur jeans moulant mais laissent toujours les sanitaires aussi cradingues derrière elles, tampons en guise de décorations, sang et merde éclaboussés sur les murs. Vivement qu'on se tire d'ici. Côté mecs, c'est moins sale bien que certains aient décidément du mal à viser dans le trou et n'ont aucun scrupule à laisser leurs étrons là où d'ordinaire nous posons les pieds... Il faut croire que ça fait partie du paysage, et du voyage!

### **6 mai 2009**

Le ciel est encore plus bas que les jours précédents. Quatre jours dans cette ville au pied des montagnes et nous n'avons pas eu l'occasion de voir au-delà de la première colline, pas un seul rayon de soleil pour égayer les visages. D'après notre guide, avril et mai sont les meilleurs mois pour visiter : les musées peut-être? Nous prenons le bus n° 6 jusqu'à la sortie de la ville, jetons un œil à l'immense patinoire de Medeu : l'anneau de vitesse des athlètes russes. Barrant la vallée un peu en amont et sur toute sa largeur, un gigantesque ouvrage en béton nous fait penser à un barrage : c'est un paravalanche. À 2 200 mètres d'altitude nous stoppons notre ascension, à la limite de la neige. Nous ne voyons pas à cent mètres, avons bien marché dans la boue. Nous redescendons par l'autre versant du col de Komissarov et rejoignons Almaty puis nous préparons pour repartir dès le lendemain. Plus nous sommes lourds, plus le besoin d'énergie pour faire avancer la machine est important, plus nous avons besoin de consommer, cercle vicieux. Ne serait-il pas plus judicieux d'emmener moins, pour consommer moins et donc de porter moins? De faire tourner le cercle vicieux dans l'autre sens?

Dans les bus, le chauffeur conduit et le mécanicien, qui encaisse aussi la monnaie, crie par la portière ouverte pour

interpeller les piétons qui feraient mieux, à son avis, de monter à bord. Nous voyons encore un tas de gens qui font des petits boulots. Y a-t-il encore un attachement et une importance à donner un peu de travail à tous? J'ai devant moi la panoplie complète de la monnaie kazakhe, de la pièce de 1 au billet de 10 000 *tenge*. Le total fait 18 888 *tenge*, soit environ 94 euros. Sur chaque pièce est représentée la partie sommitale de la yourte. Les billets sont ornés de la représentation de différents monuments du pays : l'Homme d'Or et l'hôtel Kazakhstan, entre autres.

### **Pistes défoncées, dents fragiles et militia**

Almaty, en grande partie à cause de sa triste météo, ne nous laissera pas un souvenir impérissable. Nous quittons avec joie cet établissement, en espérant que ce ne sera pas partout la même chose. Les villes étapes ne regorgent pas forcément d'intérêt et nous sommes errants et incognito, c'est presque frustrant. Nous avons beaucoup plus de contacts avec les habitants quand nous sillonnons les campagnes. C'est sous un ciel bleu d'une intensité dont on avait oublié qu'elle puisse exister que nous laissons Almaty. Nous passons refaire une image de la cathédrale Zenkov et de ses coupoles multicolores dans le parc Panfilov et quittons la ville. Les soixante-cinq premiers kilomètres sont pénibles à cause de la circulation dense, à cause aussi du mauvais état de la route qui rend notre pédalage en partie inefficace et enfin à cause des bosses qui se succèdent! Pourtant nous attendions ces montagnes depuis longtemps, et maintenant que nous sommes dedans nous les trouvons inhumaines, déjà! Inhumaines avec nos guibolles seulement! Un couple d'Allemands en camping-car nous offre une distraction, nous papotons une heure au bord de la route, ils bourlinguent en Asie, font beaucoup de kilomètres derrière le volant. Puis nous trouvons un canal. Une petite route qui le longe nous permet d'être tranquilles, d'avoir la voie pour nous seuls. Nous traversons quelques villages mais la majeure partie de



notre parcours se déroule à la campagne avec sur notre gauche la plaine sans fin et sur notre droite d'abord les douces courbes des collines très vertes où paissent d'énormes troupeaux de chevaux, puis derrière, les sommets enneigés qui se détachent sur le bleu du ciel. Nous croyons voir parfois des villages mais ce sont des cimetières.

Au loin à bâbord s'étale le lac Kapchagai, réservoir de cent kilomètres de long qui doit son existence à un barrage sur la rivière Ili. Les Kazakhs aisés possèdent ici une résidence secondaire, une *datcha*, et il paraît que bientôt, la rive accueillera tous les meilleurs casinos du pays. Nous passons à l'écart.

À tribord, les nuages ont enveloppé les Tian-Shan avant la tombée du jour. Nous prenons de l'eau et nous installons pour la nuit, à l'abri des regards, mais il est quasiment impossible de ne pas se faire repérer, les gens se déplacent à cheval et couvrent de grandes distances ne serait-ce que pour rassembler leur troupeau, notre tente a beau être verte et discrète, leur vision est aiguisée et leur perception du mouvement impressionnante. Nous ne les craignons pas. Pas autant du moins que l'alcool qui coule dans leurs veines. Ces gens sont d'un naturel gentil mais aujourd'hui nous avons remarqué que dans cette région ils sont souvent saouls. Je n'aime pas avoir affaire aux hommes imbibés, nous ne savons jamais comment peuvent tourner les événements. Nous ne parlons pas la langue, une incompréhension peut être mal perçue... Souvent le cheval ramène le cavalier à la maison et non l'inverse. La vodka vendue à un prix dérisoire fait des ravages et rend tout espoir de conversation intéressante illusoire. Les mecs titubent et hoquettent. Sourire, il faut sourire. Le regard et la poignée de main sont importants.

Nous approchons l'un des sites naturels les plus visités du sud-est du pays. Le vent, très violent, a enfin décidé de nous aider. Nous passons un col à une vitesse vertigineuse et commençons à descendre sur l'autre versant, très pentu. Du bonheur! Mais nous aurions dû voir la piste qui part pour

le canyon de la rivière Sharyn avant le sommet. Arrêt, interception d'un véhicule et là bien entendu, amère surprise : nous avons en effet dépassé la piste, l'avons vue, mais pas une seconde n'avons imaginé que ce chemin de champ pouvait mener au prestigieux canyon. L'idée de remonter contre le vent ce que nous venons de descendre nous achève et avant d'avoir rejoint Michel, j'arrête un minibus vide qui passe par là. Le type monnaie fort mais la somme demandée reste modique pour nous. Nous chargeons nos affaires entre et sur les sièges pour faire six petits kilomètres qui auraient pu nous occuper une heure trente. Notre chauffeur gagne bien sa vie sur ce coup-là, mais il nous dépanne plus encore. Le bon prix dans tout marchandage, c'est celui qui convient aux deux parties.

J'avais vu dans certains livres de voyageurs à vélo que rouler sur un revêtement qui, façonné par le vent et le passage des voitures, fait penser à de la tôle ondulée, s'avère très pénible mais de là à imaginer une telle chose... À vingt km/h c'est kamikaze, à quinze, ce n'est guère mieux, à dix ça secoue toujours autant mais il semble que nous sollicitons un peu moins la mécanique, à cinq à l'heure nous mettons presque le pied par terre mais c'est toujours aussi rude. Autant rouler pour arriver plus vite au bout ! Il ne faut cependant pas rêver, ce n'est pas possible. Nous prenons notre mal en patience, tentons de trouver l'endroit où ça passe le mieux mais la tôle recouvre toute la largeur de la piste et les bas-côtés ne sont pas praticables. Ça secoue jusque dans le casque, les tripes bougent dans tous les sens, les bouts de peau un peu distendus par le régime amincissant de ces dernières semaines ballottent lamentablement, les quelques neurones qu'il me reste n'en sortiront pas intacts, c'est certain, et je fais la grimace en imaginant ce que la mécanique prend dans les dents. Nous espérons que le jeu en vaut la chandelle et que ce site ne sera pas décevant.

Dix bornes et nous voici devant la guitoune de l'entrée, parce que pour admirer l'œuvre de la nature, il faut payer. La

discussion commence avec les *rangers* par une inspection de nos engins et quelques questions sur notre parcours, passé et futur. Petit à petit nous glissons vers le sujet qui nous préoccupe, à savoir que nous voulons planter la tente dans le parc, qu'ils nous donnent de l'eau, et ne payer l'entrée que pour une journée étant donné l'heure tardive et le fait que nous ne visiterons pas aujourd'hui. Et ça marche. Nous nous installons et je pars dare-dare faire quelques photos, profitant du soleil couchant. Pendant ce temps Michel prépare à manger : ce soir pour changer, nous avons des spaghettis. Je remonte après une heure à chercher la bonne lumière au bon endroit, et nous passons à table.

C'est à ce moment-là qu'arrive le pépin. Celui-ci prend la forme d'une couronne dentaire qui se décolle et laisse un trou béant dans ma gencive. Moins de trois semaines de voyage et me voici avec une dent qui tombe! Que faire? Si je laisse le trou et range ma molaire, ma gencive va se déformer en quelques jours. Si je remets la dent en place, est-ce qu'elle tiendra? Est-ce que je ne risque pas de l'avaler pendant mon sommeil? Ne vais-je pas enfermer des méchants microbes qui pourront provoquer une infection ou un problème bactériologique? De toute façon, je sais que si je ne fais rien, c'est foutu, alors je rince et nettoie abondamment, et avec mes grosses pattes dans ma petite bouche, je finis par la remettre en place. Les molaires du fond sont presque carrées et ce n'est pas parce que ça tient que c'est correct! Les spaghettis sont froids, Michel les termine à ma place. L'appétit me manque. Va-t-il falloir que je teste les cabinets dentaires asiatiques?

Le lendemain, de bonne heure, nous visitons le canyon aux parois rougeâtres. Nous y sommes seuls. En déferlant des Tian-Shan, la rivière Sharyn creuse cette gorge de 300 mètres de profond dans les steppes. Il faut descendre vraiment tout au fond avant de voir surgir l'eau qui, à cette période de l'année, déverse des flots impressionnants. La neige fond sur les hauteurs et gonfle les cours d'eau. La rivière Sharyn se jette dans l'Ili, puis ensemble elles alimentent le lac Kapchagai et l'Ili

ressort pour se jeter dans le lac Balkhash que nous avons longé il y a quelques jours. Aucun cours d'eau ne ressort du lac Balkhash, le débit de la rivière qui rugit à nos pieds est énorme, l'évaporation doit être terrible. Si les hivers sont rigoureux, les étés sont torrides et secs, il ne pleut pratiquement pas et le mercure monte méchamment dans le tube gradué.

Nous prenons le temps de nous promener et de découvrir les formes mystérieuses qui laissent toute la part du travail à l'imagination pour voir dans ces rochers érodés par le vent et le sable des figures, des animaux, des objets... Une fois rassasiés, nous remontons et récupérons nos vélos à la guitoune des *rangers*. L'un d'entre eux nous dit que cette tôle ondulée est vraiment abominable, qu'il l'emprunte deux fois par jour, qu'il a dernièrement perdu une dent, qui s'est déchaussée, à cause des vibrations...

Nous partons à la bonne heure, il fait maintenant trop chaud pour descendre entre les falaises et de surcroît, nous croisons des dizaines de 4x4 qui déboulent en faisant la course, et en levant des nuages de poussière qui nous asphyxient. Le premier arrivé aura bien entendu la meilleure place sous l'arbre, à l'ombre au bord de l'eau, l'enjeu est si important qu'ils prennent des risques démesurés sur cette piste cahoteuse. Nous ne nous sentons pas particulièrement tranquilles quand ils arrivent de face aveuglés par la poussière que lève le précédent. Grosses cylindrées aux vitres teintées. Si certains vivent encore dans une roulotte, ceux-ci paraissent particulièrement aisés. Nous comprenons : c'est le lieu à la mode pour passer le week-end entre amis, avec barbecue, et vodka ! Au moins quand nous les croisons dans ce sens, ils ne sont pas encore bourrés !

Ce soir nous plantons la tente à l'écart d'un village sur la route des lacs Kolsay. La journée fut harassante, la route très granuleuse, et à la fin nous roulions dans les champs, sur le chemin de terre car il était plus praticable que la piste. Nous avons Jalangash en point de mire, cinq kilomètres à peine et

nous y serons. La belle illusion ! C'est immense et ce que nous pensions à quelques kilomètres, quelques centaines de tours de roue est en fait à plus de vingt bornes et ça, ce n'est pas bon pour le moral ! Nous bifurquons et nous installons juste avant l'entrée du village, derrière une petite colline, à l'abri des regards. Comme à l'accoutumée, les gosses nous débusquent. Nous les chassons pour pouvoir nous rincer de notre sueur, puis les adultes aussi débarquent, dont quelques *babouchkas* sans âge.

La nuit tombe et nous profitons enfin de quelques instants de tranquillité avant de plonger dans un sommeil qu'on aimerait réparateur...

Il fait noir depuis longtemps. 20h30 : l'homme s'est approché sans bruit et se trouve soudain à côté de la tente :

– Hum hum !

Sursaut,

– Michel, t'as entendu, y a quelqu'un !

– Hum hum ! (plus fort)

– Ah oui en effet.

– Enfile un fute, vite, prends la frontale, ouvre !

– Ouais !

– Militzia !

– Yes, we come, one moment please !

Et pour nous mais à voix haute quand même,

– C'est quoi ce bazar ?

– Sais pas, magne-toi, va voir !

– Bordel elle est où la frontale ?

– Là, grouille !

J'ouvre la fermeture éclair de la toile intérieure, puis celle de la toile extérieure, avec précaution, et vois d'abord les